

TURMA VENGEANCE À QUIMPERLÉ

AVERTISSEMENT

Vengeance à Quimperlé, c'est essentiellement la figure et le sacrifice de toute une famille, disparue dans les camps allemands : nous lui donnons ici la place qui lui revient, par un extrait d'*Histoires de résistance en Bretagne* (Presses de la Cité, 1994, 266 p.), ouvrage incontournable de **Reynald Secher** auquel nous renvoyons vivement le lecteur avide d'approfondir ses connaissances sur l'action irremplaçable des gens de l'ombre.

Nous compléterons ce récit par quelques biographies glanées sur internet, notamment celles que publie **Ouest France**, dans un souci de mémoire et d'objectivité qu'il convient de saluer.



ph. Vincent Rogard

DERNIÈRE MISE À JOUR : 11 avril 2024

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>La famille Génot : christianisme et patriotisme</i>	3
1.1	Les parents	3
1.2	Les enfants	3
1.2.1	Eugène	3
1.2.2	Marie-Louise	4
1.2.3	Annie	4
2	<i>Récit de Reynald Secher</i>	4
2.1	Les débuts de Vengeance (1942)	4
2.2	Action et évasion	5
2.3	L'arrivée d'un pilote américain	6
2.4	L'étau se resserre	6
2.5	Les arrestations (27 et 28 janvier 1944)	7
3	<i>La déportation</i>	7
4	<i>Quelques compagnons d'Eugène Génot (Quimperlé)</i>	8
4.1	André Rio (récit de Reynald Secher)	9
4.2	Morts pour la France	8
4.2.1	Hervé L'Helgouarch	8
4.2.2	Eugène Le Grand	8
4.2.3	Pierre Lemée	8
4.2.4	Pierre Peyre	8
4.2.5	Louis Riou	8
4.2.6	Ernest Tibulle	9
4.3	Imelda Brunerie	9
4.4	Jobic Laudren	10
4.5	Yvonne Herlédan	10
4.6	Georges Hotte	11
4.7	Autres camarades de combat	13
5	<i>Depuis 1945</i>	14
5.1	Après-guerre	14
5.2	Une découverte	14

1 La famille Génot : christianisme et patriotisme

1.1 Les parents

Auguste Génot est né le 4 janvier 1884.

Scolarité au Likès (Quimper). Il restera membre actif de l'Association Amicale des Anciens Élèves.

Il était président de l'Action Catholique de la paroisse Notre-Dame. de l'Assomption, membre du Conseil paroissial, président de la Conférence Saint-Vincent de Paul et président du patronage « l'Avant-Garde Quimperloise ».

Métier : épicier en gros, 12 rue des Écoles.



Madame Génot, née Jeanne Coché, le 6 août 1886, à Quimperlé.

Secrétaire de l'Action Catholique Féminine

Seconde son mari à l'épicerie.

1.2 Les enfants

1.2.1 Eugène

Né le 19 août 1917, à Quimperlé. Il est jumeau de Marie-Louise.

Scolarité au Likès, qu'il quitte en 1934 muni du brevet d'études professionnelles commerciales.¹

C'est lui qui entra à Vengeance et y entraîna toute sa famille.

« Eugène a été libéré de son service militaire en 1941. [...] »

Eugène travaille quelque temps avec son père puis, les approvisionnements manquant, le garçon, comme beaucoup de jeunes gens de l'époque, se trouve désœuvré. Le patronage de l'abbé Jadé, l'Avant-Garde quimperloise, devient le lieu de rencontre. S'y retrouvent André Rio, né le 2 novembre 1920, fils d'un négociant en vin de la ville, qui y est entré à son retour du régiment, et Paul Tanguy, né en 1916, l'ami de toujours d'Eugène : il est marin de commerce, sans embarquement du fait de la guerre. » (Reynald Secher, op. cit.)



¹ Voir le site : <http://www.likes.org/Portrait-Les-Genot-une-famille>

1.2.2 Marie-Louise

Née le 19 août 1917, à Quimperlé. Elle est jumelle d'Eugène.
Assistante sociale à Paris au début de la guerre, elle est revenue à Quimperlé.
Fondatrice de la Jeunesse Indépendante Chrétienne Féminine de Quimperlé.
Responsable des services de Secours national de Quimperlé.



1.2.3 Annie

Née le 6 avril 1921, à Quimperlé.
Membre de la Jeunesse Indépendante Chrétienne Féminine de Quimperlé.
Aide ses parents à l'épicerie.

2 Récit de Reynald Secher

2.1 Les débuts de Vengeance (1942)

Eugène est un battant. Depuis longtemps, il a envie de créer un mouvement de résistance. [...] C'est ainsi qu'il contacte Robert Lancien, né en 1916, vétérinaire à Quimperlé, qui négociait déjà avec Vengeance. [...]

Lancien et Génot se connaissent bien. Eugène lui parle de son projet et le vétérinaire le rapproche aussitôt de Vengeance qui fait redescendre l'information sur Quimper où œuvrent Jo Meingant, employé aux Assurances sociales, âgé de 33 ans, et le commandant Le Guennec, travaillant dans la Résistance avec ses deux fils et sa fille. [...]

Eugène Génot est élu président du patronage l'Avant-Garde quimperloise [...]. Il choisit les éléments de son groupe dans l'Avant-Garde et privilégie ceux qui ont déjà fait l'armée et bénéficient de bases d'instruction militaire. André Rio est de ceux-là. Avant la guerre, il a choisi le métier des armes et, en novembre 1938, a souscrit un engagement de trois ans dans l'artillerie, au sein du 405^e régiment de D.C.A. (défense contre avions) stationné à Paris. Démobilisé en novembre 1941, il est revenu s'installer à Quimperlé.

[...] Tous ces jeunes qui veulent en découdre et qui vomissent chaque jour un peu plus l'occupation allemande signent : Paul Tanguy, très proche d'Eugène Génot, André Rio, Jean Coché, Robert Bourhis, Eugène Yhuel, Robert Naviner, L'Helgouach, Joseph Mestric, et un autre jeune homme du nom de Peyre, que les Allemands fusilleront à Kerfany... Puis d'autres encore se joignent à eux et ils seront bientôt une quarantaine répartis dans les deux groupes de Vengeance créés à Quimperlé. Robert Lancien, le vétérinaire, est également responsable d'un mouvement qui rassemble des garçons plus jeunes, sans expérience militaire préalable : ils seront néanmoins très actifs et fermement résolus à chasser les Allemands de leur terre.

Tous partagent la même foi avec, parfois, beaucoup d'inconscience, d'autant que les Allemands ont déjà procédé à des arrestations dont celle de M. Jézéquel, épicier en gros et négociant en vin, et de René Deschard, directeur de La Rurale à Quimperlé.

Unis par les liens de l'amitié, de la jeunesse et de la Résistance, les membres du mouvement Génot prennent l'habitude de se réunir fréquemment par petits groupes de deux ou trois. On y trouve le plus souvent Paul Tanguy, André Rio et Eugène Génot. Robert Lancien se joint parfois à eux lorsque son métier de vétérinaire le lui permet. Si Auguste Génot, l'ancien de 14-18, ne participe pas aux réunions secrètes du groupe, il n'en partage pas moins les idées, mais son âge, 60 ans, ne lui autorise guère d'actions percutantes.

2.2 Action et évasion

Eugène bouillonne d'énergie et son engagement dans Turma-Vengeance lui donne encore plus de force, de dynamisme. Il s'y livre corps et âme. Pour tenir leurs réunions de résistants, les jeunes gens utilisent la fourgonnette de livraison Citroën à « gazobois » de l'entreprise. Sa carrosserie marron se promènera souvent dans la campagne emmenant dans le secret les résistants cachés à l'arrière. Muni d'un *ausweis* lui autorisant une circulation pratiquement libre, Eugène Génot transporte son petit groupe « au nez et à la barbe » des Allemands.

Enfermés dans la cellule du véhicule, à l'abri des regards des *feldgendarmes*, ils cherchent la sécurité de la campagne.

Ils prennent également l'habitude de se réunir tous les jeudis. Certaines de ces réunions clandestines se tiennent chez les parents d'André Rio. Sur les cartes d'état-major, les jeunes gens cherchent à situer des terrains favorables à de futurs parachutages. Leurs premières actions sont d'ailleurs typiquement orientées vers le renseignement et ce n'est que dans un deuxième temps que le groupe s'occupera de l'instruction militaire de ses recrues. Les informations collectées sont directement remises à Jo Meingant, un des principaux pivots du mouvement sur le secteur, qui vient de Quimper en train ou à bicyclette. Vers la fin de l'année 1943, le groupe Génot reçoit du matériel de radio et quelques armes légères transportées dans des valises par des membres de Vengeance venant de Paris. C'est ainsi que Meingant leur livre une mitraillette Sten-MK2.

Deux femmes de Pont-Aven tiennent également un rôle important dans la Résistance locale : les demoiselles Barbarin, propriétaires d'un petit commerce de mercerie-épicerie, spécialisées dans l'hébergement des aviateurs alliés abattus.

Eugène Génot est entré en contact avec elles afin que « les hommes tombés du ciel ne séjournent pas trop longtemps dans le même lieu ». Les risques sont réels.

Outre les dénonciations, ces jeunes aviateurs, habitués aux altitudes, souffrent de claustrophobie et de dépressions nerveuses. Ils deviennent alors insupportables et exigent de prendre l'air, de se promener, de rendre des visites. On frôle souvent la catastrophe.

Malgré tout, le recueil des aviateurs abattus fonctionne correctement dans la région. Les réseaux sont solides, bien structurés et bénéficient d'appuis dans de nombreux milieux. La gendarmerie y joue souvent un grand rôle : le gendarme Rico, de la brigade de Rosporden, membre de la Résistance, et qui en raison de sa profession sans contraintes, réussit même à sauver à lui seul trois aviateurs américains. Descendus dans le centre-Bretagne, dans les environs de Carhaix, ils sont pris en charge par Vengeance, ainsi échappent-ils aux recherches lancées par les Allemands. Mis à l'abri chez les demoiselles de Pont-Aven, deux d'entre eux parviennent rapidement, lors d'un embarquement sur la rivière Aven, à prendre le bateau et à rejoindre l'Angleterre. Le troisième, très grand -il mesure plus de deux mètres-, est difficile à camoufler ! Alors, les demoiselles Barbarin continuent à le cacher huit jours durant avant qu'il ne soit hébergé par Alain Berthou, à Rudeval, village au nord de Riec, sur la route de Bannalec.

2.3 L'arrivée d'un pilote américain

Les réunions de l'Avant-Garde quimperloise se tiennent tous les mardis soir dans le local du patronage. Ils sont tous là : André Rio, Eugène Yhuel, Joseph Mestric... Ce soir-là, la femme de ménage des Génot entre dans la salle et demande à voir Eugène.

« On vous demande chez vous, lui dit-elle, il ne se passe rien de grave mais il faut venir tout de suite. »

Il quitte immédiatement la réunion et appelle André Rio :

« Tu viens, on y va ensemble. »

Sur le chemin, ils évoquent également leurs actions dans la Résistance, les risques, le réseau Vengeance, l'Occupation et les événements qui se préparent. Mais la route n'est pas si longue et ils ont tôt fait d'arriver à la maison. Ils entrent dans le bureau d'Auguste Génot. Là les attendent Glen Moore, le grand aviateur américain, Auguste et Jeanne Génot, les parents, ainsi qu'Annie et Marie-Louise, les sœurs d'Eugène.

L'Américain est immense, impressionnant. En novembre 1943 l'obscurité tôt venue se fait une bonne complice à part entière. La famille Génot héberge l'homme durant un mois, les filles le sortent la nuit pour lui faire prendre l'air. Il est difficile à cacher mais on s'arrange.

Durant toutes ces semaines, le groupe Génot poursuit son activité de renseignement et de recrutement. La recherche de terrains de parachutages continue. Leur unique arme d'instruction est la Sten livrée de Paris, sans munitions. Ils n'en auront jamais d'autres, ni pistolets ni revolvers. Les réunions d'initiation se font par petits groupes de deux ou de trois. Ceux qui n'ont jamais vu de pistolet-mitrailleur se familiarisent avec l'acier noirci de la MK2, la manipulent, la démontent.

2.4 L'étau se resserre

[...Après un dîner quelque peu arrosé] Ceux de l'Avant-Garde quittent les lieux. Ils sont au bord de la rivière, là où une sentinelle allemande se tient en faction sur la passerelle reliant le Gorréquer aux papeteries de Mauduit. Les jeunes provoquent le soldat, l'agressent, se ruent sur lui, le jettent dans la rivière Isole. L'homme crie, donne immédiatement l'alerte, pendant que les jeunes gars s'éparpillent en courant. Les Allemands secourent leur camarade puis mènent immédiatement une enquête afin de retrouver les auteurs de l'agression. Dès le lendemain matin, la kommandantur convoque une dizaine de jeunes, dégrisés, qu'elle interroge. Plusieurs d'entre eux sont immédiatement arrêtés.

L'affaire inquiète Eugène Génot car elle fournit un prétexte aux Allemands pour fouiller la ville. Le risque est d'autant plus grand que les membres du groupe font preuve d'une rare imprudence et parlent beaucoup trop. Le mot de résistance est souvent prononcé et c'est un miracle que l'occupant ignore encore pratiquement tout, preuve manifeste qu'ici la collaboration atteint peu les moralités et la conscience. Il lui suffirait de tendre un peu l'oreille pour savoir qu'Eugène Génot est le chef du groupe Vengeance.

Eugène, conscient de la situation, décide alors de conduire dans sa fourgonnette, à Quimper, l'aviateur américain. C'est le représentant de commerce de la maison, Yves Petit, qui conduit l'homme chez le commandant Le Guennec, rue de Douarnenez, à Quimper, personnage de grande valeur de la Résistance, qui héberge déjà de nombreux aviateurs alliés. Hélas, les Allemands sont déjà sur leur piste. La *gestapo* investit la maison des Le Guennec et arrête tous les occupants. Ils n'ont guère de difficultés à remonter la filière car le grand Américain parle et dénonce la famille Génot.

Le lendemain, 27 janvier 1944, Eugène Génot et André Rio accompagnent de loin Anatole Le Gall, un de leurs amis arrêtés par les Allemands : il faisait partie du groupe ayant attaqué la sentinelle. Ils marchent à une centaine de mètres derrière lui alors que deux *feldgendarmes* le conduisent à la gare de Quimperlé. Peu de temps après, ils prennent le train pour la prison de Quimper. Quand Anatole est hors de leur vue, les deux amis se rendent à l'Hôtel de Bretagne,

tenu par des résistants. Il y a là Imelda Le Garrec, la propriétaire, et Pierre Brunerie, son futur mari². Tous deux font partie de Vengeance. Lui est un ancien militaire de carrière, capitaine d'artillerie, architecte dans le civil. Quelques autres jeunes sont également présents au bar. Ils boivent un verre ensemble puis Eugène et André regagnent leur domicile par la rue de la Gare. Nous sommes en plein milieu d'après-midi. Quatre rues encadrent la place Saint-Michel : la rue des Écoles (aujourd'hui rue Génot), la rue des Chambriers (rue Madame-Moreau), la rue de l'Hôpital, et la rue Cornic-Duchène. Après qu'ils se sont salués, André Rio s'engage dans la rue Madame-Moreau. Il n'est pas très loin de chez lui, ses parents demeurant un peu plus loin, au bas de la rue Thiers. Il ne sait pas encore qu'il ne reverra plus jamais son ami.

2.5 Les arrestations (27 et 28 janvier 1944)

Eugène Génot remonte la rue des Écoles. La traction-avant Citroën de la *gestapo* est garée devant chez lui, mais il ne peut l'apercevoir. Comme d'habitude, il passe le portail, entre dans la cour. Mme Cunff, la mercière voisine des Génot, qui a vu arriver les nazis, se lance immédiatement à la recherche d'Eugène. Elle prend la rue des Écoles, la rue Langor, puis la rue Cornic-Duchène, sans le rencontrer. François Le Naour, employé de l'entreprise Génot, a aussi compris le danger. Dès qu'Eugène entre, il se jette vers lui :

« Ah, monsieur Denis, vous venez prendre votre sucre... » fait-il, tentant de le faire passer pour un client. Deux membres de Vengeance sont également présents : Max Objoro et Yves Le Cras qui sera également arrêté plus tard.

La tentative de François Le Naour échoue. Deux policiers de la *gestapo* sont cachés derrière les battants du portail qu'ils referment aussitôt. Les gestapistes connaissent parfaitement le signalement d'Eugène.

« Haut les mains ! » ordonnent-ils, braquant leur pistolet.

Ils lui passent aussitôt les menottes, le poussent devant eux. Il n'y a rien à faire. Sa chambre est fouillée et la *gestapo* conduit le jeune homme à Quimper pour une série d'interrogatoires.

Eugène Génot pressentait l'événement. Deux nuits auparavant, il est venu dormir chez André Rio, s'attendant à ce que, à un moment ou un autre, débarquent chez lui les sinistres policiers allemands.

La *gestapo* revient d'ailleurs chez les Génot le lendemain matin. Elle arrête le reste de la famille [...]. On les fait monter dans un train pour Rennes.

« Nous tâcherons de supporter cela chrétiennement », dira Jeanne Génot à sa cousine venue lui dire adieu.

Eugène est également là, enfermé dans un autre wagon. Il ignore que sa mère, son père et ses deux sœurs sont alors si proches de lui. Il est battu, torturé à Rennes, et quelques semaines plus tard avouera, désespéré, à Yves Le Cras, devenu son camarade de malheur :

« J'ai tellement souffert... j'ai parlé... Ils savent tout. »

fin du récit

3 La déportation

Jeanne Génot et ses deux filles Marie-Louise et Annie sont emprisonnées à Rennes jusqu'au 2 août 1944. Les Alliés étant aux portes de Rennes, les Allemands évacuent leurs prisonniers vers Belfort (convoi dit de Langeais).

Le 1^{er} septembre, elles quittent Belfort dans le dernier convoi pour Ravensbrück.

Dans ce camp, Jeanne Génot et Marie-Louise entreront au « camp de jeunesse » de Uckermark (*Transport nach Mittweida*, Mittweida étant le nom de code signifiant gazage), où elles seront gazées en février 1945.

² ou déjà son mari (note de Marc Chantran).

Quant à Annie, elle est transférée à Weissenbach puis en février 1945 au camp de Belsen. Elle meurt du typhus à la caserne de Geigen, sans doute après la libération du camp par les Anglais (15 avril 1945).

Eugène et son père Auguste sont transférés au camp de Compiègne-Royallieu où ils demeureront jusqu'au 15 juillet 1944. De là, ils sont déportés à Neuengamme.

Atteint d'une pneumonie puis d'une tuberculose, Eugène est embarqué à bord d'un véhicule de la Croix-Rouge fin mars 1945, lors de l'évacuation du camp. On est sans nouvelle de lui depuis lors.

« Le 8 avril 1945, M. [Auguste] Génot quittait Neuengamme pour Sandbostel, où il arriva le 15 avril dans un état d'extrême faiblesse, après un voyage particulièrement pénible. Dans la nuit du 20 au 21 avril 1945, à l'aube de la libération, M. Génot mourait d'épuisement dans les bras de deux déportés de Trégunc : Pierre Cariou et Joseph Le Gac. »³

4 Quelques compagnons d'Eugène Génot (Quimperlé)

4.1 Morts pour la France

4.1.1 Hervé L'Helgouarch

Né le 3 juin 1915 à Combrit, déporté, décédé le 7 février 1945 à Schandelach.

Son nom est inscrit sur la plaque de la place De Gaulle, à Quimperlé.

4.1.2 Eugène Le Grand

Né le 9 juin 1919 à Quimperlé, déporté, décédé le 2 mai 1945 à Bergen-Belsen.

Son nom est inscrit sur la plaque de la place De Gaulle, à Quimperlé.

4.1.3 Pierre Lemée

Employé des chemins de fer à Quimperlé, Lemée (Pierre, Marie, François) était né le 6 septembre 1899 à Hennebont (Morbihan). Entré dans la résistance dès 1942, il est arrêté le 23 mars 1944 suite à une dénonciation. Il est d'abord écroué à la prison Saint-Charles de Quimper puis interné dans celle du Cherche Midi à Paris. Le 31 mai 1944, il est déporté et connaît dès lors plusieurs camps de concentration (Dachau, Mathausen et Buchenwald-Dora). De robuste constitution il soutient ses camarades et n'hésite pas à leur remettre des compléments de ration gagnés par son travail. Mais, épuisé par les souffrances et les privations, il meurt le 13 mars 1945. En 1958, la Croix de chevalier de la Légion d'Honneur lui est attribuée à titre posthume. Source : article de Ouest-France paru en 1958.⁴

Son nom est inscrit sur la plaque de la place De Gaulle, à Quimperlé, et sur celle de la SNCF, à la gare.

4.1.4 Pierre Peyre

Massacré à Kerfany les Pins, le 31 juillet 1944, âgé de 52 ans.

4.1.5 Louis Riou

Le 4 août 1944, la Feldgendarmarie quitte l'hôtel du Lion d'or qui était réquisitionné. Croyant l'ennemi parti des groupes se forment quand une vingtaine de soldats surgissent, jettent des grenades et tirent sur la foule. Louis Riou, brigadier de la police municipale en service, est tué.⁵

³ Revue *Le Likès*, n° 20, 1^{er} avril 1948.

⁴ Vincent Rogard, sur son site : <http://www.plaques-commemoratives.org/plaques/bretagne/plaque.2007-01-09.4630284204/view>

⁵ Vincent Rogard, *ib.*

4.1.6 Ernest Tibulle

Tibulle (Ernest, Marcel, Adrien), né le 22 février 1918 à Quimperlé (Finistère) a été arrêté le 31 mars 1944. Déporté le 21 mai 1944 à Neuengamme (Kommando Metalwerk), il périra dans le naufrage du Cap Arcona en rade de Lübeck (Allemagne) le 15 mai 1945.⁶

Son nom est inscrit sur la plaque de la place De Gaulle, à Quimperlé.

Une rue de Quimperlé porte son nom.

4.2 André Rio (récit de Reynald Secher)

Quant à André Rio, il aura plus de chance. Un mois jour pour jour après l'arrestation d'Eugène Génot, le dimanche 28 février 1944, la *gestapo* débarque chez lui afin de l'arrêter. Le jeune homme, qui est pratiquant, assiste comme chaque dimanche à la messe. Alors qu'il suit habituellement l'office de 10 heures, ce jour-là il se rend à la messe basse vers 8 heures. Aussitôt la cérémonie achevée, il rentre chez ses parents, où la *gestapo* se présente peu après. C'est Renée, sa jeune sœur, également membre du réseau Vengeance de Quimperlé, qui ouvre la porte.

- Nous voulons voir André Rio, disent les hommes aux imperméables.
- Il est à la messe, réplique aussitôt la jeune fille.

Les Allemands ne posent aucune autre question. Ils se ruent dans leur voiture et foncent en direction de l'église dont ils bloquent immédiatement les issues. André Rio, qui a attendu leur départ, sort de la maison familiale par la porte de derrière. Son seul recours est la fuite. N'ayant aucun papier d'identité sur lui, il court vers le commissariat de police qui se trouve juste face au porche de sortie de l'église et fait immédiatement une demande de carte d'identité⁷. Installé dans un coin, le jeune homme attend fiévreusement qu'on lui prépare le document.

L'agent de ville, Le Naour, qui a tout compris, se dirige vers lui :

« Ne bouge surtout pas de là, dit-il, la *gestapo* cerne l'église. »

Les Allemands contrôlent tout le monde puis, ne trouvant pas de trace d'André Rio, se précipitent place Nationale, chez Robert Lancien. Le vétérinaire est en tournée dans la campagne. Ils l'attendent et l'arrêtent dès son retour ainsi que Joseph Mestric, Marcel Morvan et Yves Le Cras. C'est la fin de Vengeance à Quimperlé, et Robert Lancien est déporté au camp de concentration de Neuengamme, là où les Allemands laminent les personnalités, traînent les hommes dans la boue, brisent leurs âmes sur le socle de leur haine. Tous les autres résistants quittent Quimperlé et se réfugient dans la campagne ou dans le maquis voisin. Le mouvement est décapité : il ne se reconstituera que quelques mois plus tard sous l'impulsion de Paul Tanguy, futur responsable du maquis de Quimperlé.

L'entreprise Génot aurait pu, elle aussi, disparaître. L'ami de la jeunesse, celui des jours d'espoir, mais aussi celui des années de peine, André Rio, la reprendra. (fin du récit)

André Rio est décédé le 4 octobre 2010.

4.3 Imelda Brunerie

Native de Clohars-Carnoët, Imelda Le Garrec passe son enfance à Quimperlé, rue de Langor, à quelques pas de l'épicerie de la famille Génot, qui entrera en Résistance. Puis elle vit près de la gare, à l'Hôtel de Bretagne que dirige alors sa mère. Le 12 août 1939, elle épouse Pierre Brunerie, un jeune homme qu'elle connaît depuis ses 15 ans et qui venait en vacances à



⁶ Vincent Rogard, *ib.*

⁷ Il convient de souligner ici l'action résistante du commissaire de police Julien Guérinel qui a permis la survie de nombreux réfractaires et résistants. (note de Marc Chantran)

Clohars. Ensemble, ils auront six enfants : Armelle, Annick, Joëlle, Jean-Pierre, Michèle et Pascale.

Tout comme son mari, Imelda fait de la Résistance. Mais pas dans le même réseau. Lui est membre de l'ORA, organisation de résistance de l'armée, elle du réseau Vengeance. « Elle faisait aussi l'agent de liaison pour la résistance et portait des messages au maquis près de Bois-Joly » précise sa fille Joëlle. Imelda avait établi son PC de Résistance à l'Hôtel de Bretagne... réquisitionné par les Allemands.

Après guerre, Pierre Brunerie, architecte, participe à la reconstruction de Lorient. Imelda s'occupe des anciens combattants et présidera l'Amicale des anciens du maquis.

Elle décède le 10 janvier 2010, à l'âge de 91 ans.

d'après :

http://www.ouest-france.fr/actu/actuLocale_-La-Resistante-Imelda-Brunerie-s-est-eteinte-_29233-avd-20100111-57460162_actuLocale.Htm

4.4 Robert Lancien

Né à Rennes le 2 septembre 1916, il exerce le métier de vétérinaire.

Arrêté le 27 février 1944 à Quimperlé, il est incarcéré à Quimper, Rennes puis Compiègne, d'où il part en déportation à Neuengamme.

Rapatrié le 2 juin 1945.

Il est décédé le 14 décembre 2006.



4.5 Jobic Laudren

Jobic Laudren, âgé de 83 ans vient de décéder (mars 2008).

Cet ancien résistant fut volontaire dans le Corps franc Vengeance d'Eugène Génot pendant la Seconde guerre. Après les arrestations survenues au sein du groupe, il rejoignit le maquis de Querrien, avant de prendre part aux combats de Berluhec en octobre 1944. Il fut aussi combattant de la poche de Lorient jusqu'à la prise de Royan.

d'après :

<http://www.ouest-france.fr/2008/04/01/quimperle/Deces-de-Jobic-Laudren-ancien-resistant-53370897.html>

4.6 Yvonne Herlédan

Née dans la commune le 14 février 1924, elle fréquente l'école Saint-Guérolé. Malheureusement pour elle, ses parents et son unique sœur meurent alors qu'elle est encore toute jeune. Devenue orpheline prématurément, elle est élevée par sa tante, Mme Chauvel (née Vonnick Mestric), qui tient un café-restaurant place Saint-Michel, à Quimperlé. Elle adhère à l'âge de dix-neuf ans au groupe Action Vengeance, dont font également partie la famille Génot et le lieutenant Jamet, qui commandait la compagnie de gendarmerie de Quimperlé.

Arrêtée le 12 mai 1944 avec sur elle des documents compromettants, elle est successivement internée à la prison Saint-Charles de Quimper, puis à la prison Jacques-Cartier de Rennes. C'est là qu'elle apprend le débarquement des Alliés sur les côtes normandes. Hélas pour elle, la liberté entrevue un bref moment ne se réalise pas. Avec ses compagnons d'infortune, elle est transférée vers l'Allemagne dans un wagon à bestiaux. Après être passée par la prison de Montbéliard (Doubs), elle arrive au terme d'un douloureux et interminable calvaire au sinistre camp de concentration de Ravensbrück, d'où elle sera extraite un peu plus tard pour ceux de Dora-Mittelbau et



d'Oranienbourg. Ce n'est qu'en mai 1945 qu'elle sera libérée par les troupes soviétiques. Très affaiblie par les privations et la maltraitance, elle revient au pays dans un état de santé alarmant, ce qui la contraindra à fréquenter le sanatorium de Plémet, près de Loudéac, dans les Côtes-du-Nord, puis un peu plus tard un établissement de santé situé en Forêt Noire. À son retour, elle est hébergée à nouveau chez sa tante à Quimperlé, avant qu'elle ne décide de s'installer définitivement à Pont-Aven, dans la maison de ses parents.

Elle était notamment officier de la Légion d'honneur et médaillée de la Résistance. Décédée en janvier 2007

d'après :

<http://www.letelegramme.fr/ar/viewarticle1024.php?aaaammjj=20070104&article=20070104-13427398&type=ar>

4.7 Georges Hotte

« Mes parents tenaient une boutique de peaux de lapin rue Savary. En août 1943, pendant le repas de noces d'un copain, Henri Thiec, je fais la connaissance du frère de la mariée, Louis Soudin, Loulou, qui mourra plus tard en déportation. On mange chez Morvan place Nationale -désormais Saint-Michel- lorsque des Allemands arrivent. Loulou remarque que je ne les aime pas. Lui non plus. On a le cœur pur, c'est physique, on ne peut pas accepter ce qu'on vit sous l'Occupation.

Le soir, on cause au bal. Le lendemain matin, on échange nos idées. Je cherche une filière pour passer en Angleterre. Il me conseille de rencontrer la famille Génot. Eugène, le père [fils], me propose d'entrer dans la Résistance avec lui. Je recrute les six copains qui m'ont aidé à piquer une mitraillette sur un char allemand place Nationale et des pistolets aux gendarmes : Jean Le Berre, Félix Cadic, Henri Hingant, Pierrot Lopin, Jobic Laudren et Guy Connan.

Nous intégrons le réseau Turma Vengeance dans les Forces françaises combattantes (FFC). On fait du renseignement. Mon surnom est *la Java*, en référence à *la java bleue* de Fréhel, ma chanson préférée. Petit à petit, on voit les autres se faire arrêter par les Allemands. En les torturant, ils obtiennent nos noms... Mon père n'est au courant de rien.



Je lui dis. Il ne me condamne pas mais a peur pour son unique fils, lui l'ancien Poilu de Verdun, gaulliste convaincu. En mars 44, on est à Douarnenez. Les bombardements se multiplient, le Débarquement approche. On revient à quatre sur un *side-car* ! Puis la *gestapo* nous repère de nouveau. On gagne le maquis de Rosegrand, dans le Bois-Joly. Le 25 octobre 1944, les Allemands sont piégés dans la poche de Lorient. La bataille de Berluhec, à Rédéné, est le dernier combat. Fin octobre 44, la section FFI est dissoute : on doit s'engager. Je suis démobilisé en 1946 avec les combattants volontaires de la classe 44. [...] Je n'ai pas choisi ce qui m'est arrivé. Et je ne l'ai pas fait pour la gloire. La gloire, elle est dans mon cœur. »

d'après :

http://www.ouest-france.fr/actu/actuLocale_-Georges-Hotte-88-ans-est-le-dernier-maquisard-_29233-avd-20130317-64763189_actuLocale.Htm

« Les Allemands connaissaient nos noms », racontait Georges Hotte qui détaillait comment, le 5 juillet 1944, il avait échappé aux Allemands en se cachant sur un toit, rue Lebas.

d'après :

<http://www.letelegramme.fr/finistere/quimperle/georges-hotte-a-l-honneur-a-quimper-09-05-2015-10622629.php>

« C'est ma conscience qui m'a guidé. Je ne voulais pas que la Bretagne soit occupée. Je suis fier d'avoir servi sous les ordres d'Eugène Génot, patron de la section Tanguy. Je ne regrette rien. »

d'après :

<http://www.ouest-france.fr/berluhec-theatre-dun-violent-combat-le-25-octobre-1944-2939711>

Scoutisme :

Je rejoins les Éclaireurs début 1942. Nous sommes une petite dizaine. À ce moment est créé un clan des routiers (c'est ainsi que l'on nomme les plus vieux). Je lui donne le nom de « Laïta ». Monsieur Philippot, responsable des Éclaireurs de Quimper et artisan de la Libération de cette ville prend contact avec nous. Il nous donne rendez-vous place Lovignon chez Monsieur Erhet, un instituteur à la retraite. Il nous fait comprendre qu'il nous faut préparer à libérer le pays. Il préconise des actions pour que nous prenions le maquis. [...]

En 1942, un refuge de réfractaires au Service du travail obligatoire (STO) s'installe en forêt, près du pont de pierre. On avait creusé un sous-sol avec la complicité des sabotiers Audrein père et fils. Le groupe des Éclaireurs a participé à l'établissement de cet abri. On les ravitaillait aussi de nuit. [...]

Par la suite, à mon initiative et avec Jean Le Serre, certains des Éclaireurs qui avaient pris contact avec le groupe Vengeance d'Eugène Génot sont obligés de prendre le maquis. À la dislocation du groupe Vengeance en mars 1944, les Éclaireurs entrent dans la clandestinité.

d'après : Ouest France, du 20 novembre 2014



Les FFI de la section « Tanguy », première compagnie du bataillon FFI commandée par Sylvain Loyer et Pierre Brunerie qui a participé au combat de Berluhec. De gauche à droite, au premier rang : Jean Péron, Rémy Thérain, Eugène Yhuel, Robert Naviner, Charles Nicolas, Robert Bles. Au deuxième rang : René Pothier, Jean Cotten, Joseph Even, Paul Petit, Marcel Lavollée, Georges Hotte, Marcel Blaise. Au troisième rang : René Limantour, Pierre Lopin, Théophile Le Gall, Joseph Pothier, Emile Crois

d'après :

<https://www.letelegramme.fr/ar/viewarticle1024.php?aaaammjj=20040604&article=8125700&type=ar>

Georges Hotte est décédé le 19 juillet 2016.

Une place à son nom a été inaugurée en 2017 dans sa ville de Quimperlé.

4.8 Autres camarades de combat

BOURHIS Robert
COCHÉ Jean
JAFFRÉ Louis
LE CRAS Yves
LE GALL Anatole
MESTRIC Joseph
MOREL Louis

MORVAN Marcel
NAVINER Robert
OBJORO Max
SEVÈRE Robert
TANGUY Paul
YHUEL Eugène

5 Depuis 1945

5.1 Après-guerre

Mme Coché, âgée alors de 81 ans, qui est la mère de Mme Génot a supporté vaillamment toutes ces terribles épreuves. Restée seule à la maison avec son autre fille, elle a vécu des heures particulièrement atroces, dans l'attente -hélas vaine- du retour des êtres chers...

Mme Coché a reçu de nombreuses lettres de déportés, soulignant le magnifique courage de la famille Génot. « Leur calme, leur foi en la victoire, leur bonté, étaient pour tous un grand réconfort. »⁸

Le 29 avril 1956, 11^{ème} journée nationale de la déportation, Mme Veuve Coché, de Lorient, a reçu, des mains du major général de la Marine, cinq Croix de la Légion d'Honneur, cinq Croix de Guerre et cinq Médailles de la Résistance⁹ décernés à titre posthume à ses enfants et petits enfants, l'héroïque famille Génot, de Quimperlé.¹⁰

Une plaque a été placée sur la maison Genot :



ph. Vincent Rogard

et la rue des Écoles prit le nom de Génot (arrêté municipal du 30 mars 1946).

5.2 Une découverte

Le 10 février 2010, au cours de travaux dans le jardin du presbytère, des collégiens de Kerbertrand découvrent une plaque enterrée et la dégagent : il s'agit d'une stèle dédiée « à la mémoire d'Auguste Génot et des anciens du patronage ».

⁸ Revue *Le Likès*, n° 20, 1^{er} avril 1948.

⁹ Décret du 31 mars 1947, JO du 29 janvier 1948.

¹⁰ Revue *Le Likès*, n° 87, juin 1956.



L'enquête qui s'ensuivit montra que la plaque avait été bénie le 28 décembre 1958, par le père Le Beul. En juin 2010, elle est à nouveau bénie par ce même prêtre, au cours d'une cérémonie qui vit la présence des jeunes du collège, des scouts et des anciens du mouvement (notamment André Rio).



(photos prises sur internet)